



GLOBAL CENTRE FOR  
PLURALISM      CENTRE  
MONDIAL DU  
PLURALISME

## Conférence annuelle sur le pluralisme 2018

---

### Compassion ou tolérance? Deux approches envers le pluralisme

**Karen Armstrong**

Londres, Royaume-Uni — 4 octobre 2018

Merci Votre Altesse. Quel magnifique édifice!

Pourquoi avons-nous besoin du pluralisme? Observons simplement le monde ici, maintenant. Nous constatons une maladie du nationalisme, possiblement du nationalisme dans son dernier soupir. L'État-nation, qui nous est si familier, est une création assez récente. Il était impossible d'atteindre une conscience nationale avant que les communications modernes permettent à tous les membres d'une société d'en apprendre davantage sur leurs compatriotes qui vivaient loin d'eux. Mais très tôt dans l'histoire de l'État-nation, l'historien britannique Lord Acton (1834-1902) a fait une prédiction effrayante.

Il a dit que l'emphase de l'État-nation sur l'ethnicité, la culture et la langue compliquerait la donne pour les personnes qui ne correspondaient pas au profil national. Dans certains cas, a-t-il dit avec une précision troublante, ces personnes pourraient être réduites en esclavage ou même

exterminées. Peu de temps après, les Jeunes-Turcs ont massacré plus d'un million d'Arméniens pour créer un État purement turc. Plus tard, l'Holocauste nazi a eu lieu et, à la fin du vingtième siècle, des camps de concentration sont réapparus à la périphérie de l'Europe, en Bosnie, cette fois-ci pour les musulmans – résultat d'un mélange létal de nationalisme serbe et d'une forme dégradée de christianisme serbe.

Cela s'explique en grande partie par l'égotisme. J'écris actuellement un livre sur les Écritures de toutes les traditions religieuses. Toutes les Écritures soulignent que pour atteindre l'illumination, nous devons abandonner l'ego dans un acte de *kénose*, ou « se dépouiller soi-même ». Le nationalisme est essentiellement une question d'ego. Il encourage un gonflement de la fierté nationale qui entraîne souvent l'exclusion ou l'abaissement de « l'autre », comme l'avait prédit Lord Acton. Nous en avons encore la preuve. Lorsque le Mur de Berlin est tombé, les gens dansaient dans les rues. Cette fois-ci, lors de la plus récente élection présidentielle américaine, les gens applaudissaient la perspective de la construction d'un mur entre les États-Unis et le Mexique.

Nos discours politiques sont largement empreints d'un égotisme strident. Combiné à la religion, cela nie une vérité fondamentale sur la spiritualité religieuse, qui requiert un abandon de l'ego. À travers les prosternations de la *salat*, le musulman apprend le sens d'*islam*, un mot qui signifie « soumission ». Les Quraysh, l'aristocratie mecquoise, étaient horrifiés de voir les premiers musulmans se prosterner au sol comme des esclaves. Mais ces prosternations enseignent au corps, à un degré plus profond que la rationalité, ce que nécessite l'*islam*. Au lieu d'un ego qui se pavane, se pomponne et attire l'attention sur lui, les musulmans touchent à la terre avec leur front.

Quand il est question d'autres religions, nous devrions être conscients du peu de connaissances que nous en avons. Contrairement à d'autres disciplines, la religion porte sur ce que nous ne connaissons pas. Elle confronte l'ineffable, l'indescriptible. Ce que nous appelons « Dieu », cependant, a souvent été réduit et rendu bien trop « descriptible » durant la période moderne. Cela a fait de « Dieu » une idole. En tant qu'enfant catholique romaine, j'ai dû apprendre cette définition de Dieu en catéchisme. La question était : « Qu'est-ce que Dieu ? » Sans hésiter, aussi vite qu'un éclair, nous chantions : « Dieu est l'Esprit suprême, qui existe à Lui seul et est infini dans toutes les perfections. » À huit ans, cela n'avait pas beaucoup de sens pour moi. Mais

maintenant, je vois que c'est fondamentalement incorrect, car cela présume que nous pouvons simplement prendre une respiration et *définir* – un mot qui signifie littéralement « établir des limites » – une réalité qui transcende toute catégorie et toute certitude. Plusieurs traditions religieuses soulignent cela, nous rappelant à quel point nous en savons peu, particulièrement sur le divin. Donc, lorsque nous disons à des personnes de différentes religions : « Vous avez tort » ou « Notre compréhension de Dieu est supérieure à la vôtre », il s'agit de pur égotisme. C'est également une erreur totale.

En Inde, au vingtième siècle avant Jésus-Christ, les prêtres brahmanes avaient l'habitude d'organiser une compétition dont l'objectif était de trouver une formule pour définir le *Brahman* (le Tout), la réalité ultime, qui n'était pas un Dieu clairement défini et solidement ancré au paradis. Le *Brahman* était « Tout ce qui est ». Un prêtre commençait le processus en s'appuyant sur son savoir et ses études pour tenter de définir le *Brahman*. Les autres concurrents l'écoutaient, réfléchissaient, puis répondaient; chaque contribution étant plus riche que la précédente. Le vainqueur était le prêtre qui réduisait ses compagnons au silence, subjugués. Et dans ce silence, la présence du *Brahman* se faisait sentir. Elle n'était pas ressentie dans les définitions mondaines et les déclarations sur ce qu'était cette réalité ultime, mais dans la prise de conscience soudaine de l'impuissance de la parole.

Je pense qu'aujourd'hui, lorsque nous débattons de façon stridente qui a raison et qui a tort, quelle tradition est vraie et laquelle possède des défauts irréparables, nous avons perdu ce sens de l'ineffable. Nous ne comprenons plus que lorsque nous parlons de Dieu, nous ne savons tout simplement pas de quoi nous parlons. Thomas d'Aquin, le grand théologien du treizième siècle qui a tenté de rationaliser le christianisme, est surtout reconnu pour ses fameuses *Cinq preuves de l'existence de Dieu*, qui s'appuient sur Aristote et le grand théologien et mystique musulman Ibn Sina (que Thomas appelle Avicenne) que cite – à l'époque des Croisades! – Thomas avec grand respect. Il dit que Dieu est la Plus haute perfection, le Premier moteur, l'Être non créé, etc. Il conclut chacune de ces preuves par *quod omnes dicunt Deum*, qui peut être traduit ainsi : « C'est à peu près ce que nous voulons dire quand nous parlons de Dieu ». Mais ensuite – et c'est la partie que plus personne ne lit – Thomas nous coupe l'herbe sous le pied en disant : « Mais nous ne savons pas ce que nous avons prouvé. Tout ce que nous avons découvert est l'existence d'un mystère. Nous n'avons aucune idée de ce qu'est un Premier moteur ou un Être non créé.

Tous les êtres que nous connaissons proviennent de quelqu'un d'autre et sont faibles, impermanents et imparfaits. »

L'œuvre imposante de Thomas peut être perçue comme une tentative – un type d'exercice mystique, comme le *Brahmodya* – pour que ses lecteurs prennent conscience que lorsque nous parlons du divin, nous atteignons la limite des mots et des pensées. Ibn Sina, Maïmonides et les brahmanes auraient tous été d'accord avec lui. L'appel *Allahu Akbar!* – Dieu est toujours plus grand que ce que nous pouvons nous imaginer – invite quotidiennement les musulmans à la prière. Jeune femme, j'étais très attachée à un texte mystique du 14<sup>e</sup> siècle appelé *Le nuage d'inconnaissance*. Dans un passage, le jeune moine auquel l'auteur donne des instructions demande à propos de Dieu : « Qu'est-Il? » et l'auteur répond : « Je dois t'avouer que je ne le sais pas. Je n'en sais rien. » Il ne voulait pas dire qu'il était ce que nous appelons maintenant « agnostique » ni ne tentait d'esquiver la question. Il savait que nous parlons de quelque chose que notre esprit ne peut tout simplement pas comprendre. Peu importe ce que prétendait le catéchisme catholique, Dieu n'est pas un être, pas même l'Être Suprême, qui est simplement à la tête d'une série d'autres êtres. Dieu « n'existe » même pas d'une façon que nous pouvons comprendre. Dieu, a dit Thomas, est simplement *Esse Seipsum*, « l'Être même ».

Nous, de notre côté, sommes tous des « êtres » et nous sommes tous imparfaits. Il y a eu un temps où nous n'étions pas là et il y aura un temps où nous n'existerons plus. Nous échouons. Nous mourons. Le concept de Dieu, pris au paradis, arrangeant l'univers comme un artisan humain, a commencé avec Sir Isaac Newton au 18<sup>e</sup> siècle. Il a appelé ce Dieu « Seigneur » et a dit qu'Il (pronom ridicule!) était « clairement très connaissant en mécanique et en géométrie ». Newton a clairement créé un Dieu à son image et à sa ressemblance. Mais ce concept réducteur de Dieu est devenu courant en occident, même après que la physique newtonienne a été réfutée. Les chrétiens occidentaux sont devenus convaincus que nous pouvions prouver l'existence de Dieu et que la religion pouvait être vraie comme la science l'était.

Lorsque vous avez une confiance déplacée en votre connaissance de Dieu, il est facile de condamner les croyances d'autrui. *Nous* savons ce qu'est Dieu et les autres ne le savent tout simplement pas. Mais il y a eu une réaction contre la certitude newtonienne dans le Romantisme du début du 19<sup>e</sup> siècle. Le poète britannique William Wordsworth a dit qu'il avait « appris » – qu'il s'était lui-même appris – à regarder le monde naturel d'une manière totalement différente.

*J'ai ressenti*

*Une présence qui m'a surpris avec la joie  
De hautes pensées; la conscience inouïe  
De quelque chose mêlé au plus profond de mon être,  
Qui habite la lumière des soleils couchants,  
La rondeur de l'océan, l'air plein de vie,  
Et le ciel bleu; qui dans l'esprit humain  
Est cet élan, ce démon qui fait s'animer  
Les choses pensantes, les sujets de chaque pensée,  
Et roule à travers toute chose.*

(« Vers écrits quelques milles en amont de Tintern Abbey », 93-102)

Voilà une expression parfaite d'*Esse Seipsum*, l'Être même. Il est omniprésent. Nous le ressentons en nous et dans le monde naturel.

Peut-être avons-nous besoin de repenser notre terminologie. Le mot « tolérance » est souvent utilisé en lien avec le pluralisme, mais je pense que nous devons revisiter ce mot. Il provient, comme vous le savez, du latin *tolerare*, qui signifie « endurer », « supporter quelque chose ». On le fait plutôt à contrecœur et nous avons maintenant besoin d'accueillir plus chaleureusement d'autres points de vue. Le mot tolérance vient des Lumières et était particulièrement prisé de John Locke (1632-1704), qui a créé le concept de l'État laïque. L'État laïque, libéral, a-t-il écrit dans sa *Lettre sur la tolérance*, ne pouvait tolérer ni les musulmans ni les catholiques. Locke était engagé dans la colonisation de l'Amérique et a également dit que les Amérindiens n'avaient aucun droit inhérent à leur territoire et que s'ils s'opposaient à l'occupation britannique, ils pouvaient être combattus et tués. Il a également dit qu'un maître avait des droits absolus et despotiques à l'égard d'un esclave, ce qui pouvait comprendre le droit de le tuer à tout moment. Voilà le langage du libéralisme moderne, qui est également le langage du vainqueur, le langage de l'empire. Peut-être devons-nous le revisiter en cette époque qui est censée être celle de l'égalité.

J'ai été attirée par l'islam d'abord en raison de son pluralisme. Le Coran possède une générosité de perspectives que nous ne retrouvons pas dans les Écritures juives ou chrétiennes. Il y a de magnifiques passages où le Coran énumère tous les prophètes et dit qu'il ne peut faire aucune distinction entre eux; qu'ils viennent tous de Dieu; et que vous ne pouvez pas être *musulman* à moins d'accepter également la prophétie de Jésus, d'Abraham et de Moïse.

Le Coran dit que Dieu est la lumière du monde, laquelle ne peut être confinée dans une seule lampe en raison de son omniprésence. Dans un verset véritablement saisissant, Dieu dit que s'Il avait voulu que toute la race humaine vive dans une seule communauté de foi, Il l'aurait ainsi faite, mais que cela n'était pas Sa volonté. Le pluralisme, par conséquent, est la volonté de ce que nous appelons « Dieu ». Les Arabes du septième siècle n'avaient aucune notion d'une foi exclusive. Ils vivaient à l'extérieur des grandes civilisations. Ils ne savaient presque rien sur les orthodoxies en guerre dans l'Empire byzantin, où les chrétiens ne pouvaient même pas s'entendre sur la façon dont ils devaient percevoir Jésus – et encore moins sur la façon dont ils devraient interagir avec les autres traditions religieuses. Le Coran est offensé par l'idée selon laquelle vous devez être soit juif, soit chrétien. Plutôt, il insiste pour que les musulmans retournent à l'esprit d'Abraham, qui a vécu avant la Torah et l'Évangile, qui n'était ni juif ni chrétien et qui vénérât un seul Dieu avant que cette religion des premiers âges se sépare en camps belligérants.

Mais évidemment, l'islam est devenu un empire et dans un empire, il y a de la « tolérance ». Dans chaque empire prémoderne, la religion de la classe dominante était suprême et les autres étaient « tolérées ». Cela a quelque peu atténué le pluralisme islamique, mais il était tout de même de loin supérieur à celui de Byzance, où les chrétiens qui n'acceptaient pas la christologie abstruse du Concile de Nicée étaient de plus en plus marginalisés et où les juifs et les païens étaient soumis à des pressions pour se faire baptiser. Donc, lorsque les musulmans sont arrivés dans la région sans imposer de telles exigences, ils ont été accueillis avec soulagement.

Mais peut-être pouvons-nous maintenant aller au-delà de la « tolérance » et embrasser la « compassion ». Ce n'est pas un mot très satisfaisant non plus, car il s'est affaibli avec le temps. De nos jours, il est souvent associé à quelque chose de plutôt doux et gentil. Il est même associé à la pitié, avec le sentiment d'être désolé pour les gens, ce qui, encore une fois, place la personne dans une position supérieure face à ces pauvres âmes. Mais si nous retournons à ses racines

grecques et latines, nous avons *com-pathein* ou *com-passio*, qui signifient « ressentir » ou « supporter » quelque chose *avec* une autre personne. Ainsi, vous êtes tous deux au même niveau. La compassion a été résumée dans la Règle d'or, qui a été élaborée dans toutes les traditions religieuses et qui était considérée comme essentielle à la vie religieuse : « Ne traitez jamais les autres comme vous n'aimeriez pas qu'on vous traite », ou, comme l'a dit Confucius : « N'imposez pas aux autres ce que vous n'aimeriez pas pour vous-même ». Vous devez, a-t-il dit, utiliser vos propres sentiments pour guider la manière dont vous traitez les autres.

La compassion requiert que vous regardiez dans votre cœur pour découvrir ce qui vous fait souffrir, puis que vous refusiez, en toute circonstance quelle qu'elle soit, d'infliger cette souffrance à quiconque. Et, comme le soulignait Confucius, vous ne le faites pas simplement lorsque vous en avez envie. Vous devez plutôt transformer cette pratique en habitude, en quelque chose que vous faites toute la journée et tous les jours, en vous détrônant par habitude du centre de votre monde pour y placer quelqu'un d'autre et supprimer votre ego. Cela est, comme le soulignent tous les grands sages et les Écritures, ce qui vous amène à l'illumination. Aucun d'entre vous ne peut être croyant, a dit le prophète Mohamed (PSAL), à moins qu'il désire pour son voisin ce qu'il désire pour lui-même. Dans le premier siècle de l'ère chrétienne, à Jérusalem, un païen a demandé au rabbin Hillel de résumer tous les enseignements juifs en se tenant debout sur une seule jambe. Le païen lui a promis que s'il réussissait, il se convertirait au judaïsme. Hillel s'est juché sur une jambe et a dit : « Ce qui est détestable à tes yeux, ne le fais pas à autrui. C'est là toute la Torah, le reste n'est que commentaire. Maintenant, va et étudie. »

Ces sages ont tous souligné que nous ne pouvions pas confiner cette compassion à notre propre groupe. Nous devons l'étendre à tous les peuples. Les confucianistes envisageaient le processus de l'illumination comme une série de cercles concentriques sans cesse en expansion. Nous commençons par nous-mêmes, en nous assurant que nous et notre famille sommes en bons termes. Nous ne pouvons pas prôner la paix et l'amour lorsque notre vie personnelle est en désordre. Mais cela ne peut s'arrêter là. Nous passons ensuite à la ville où nous vivons et travaillons ardemment pour que la Règle d'or y soit appliquée. Ensuite, nous étendons nos efforts à tout le pays dans lequel nous vivons, et enfin, au monde entier. Cette empathie cultivée n'a aucune limite. Nous devons atteindre les confins de la terre – voilà une idée qui nous est essentielle actuellement.

« Aimez vos ennemis », a dit Jésus. « Aimer » est un autre mot qui a été dégradé dans la langue anglaise. N'as-tu pas aimé ce film? N'aimes-tu pas la crème glacée? Il est souvent présenté de façon sentimentale. Mais Jésus interprétait un commandement de la Bible hébraïque. Le Lévitique dit : « Tu aimeras ton prochain », mais Jésus a été plus loin en disant : « Oui, aime ton prochain, mais aime aussi ton ennemi ». Le mot hébreu traduit ici par « aimer » était *hesed*, qui signifie « loyauté ». Il s'agissait d'un terme politique utilisé dans les traités internationaux dans l'Ancien Monde. Deux rois promettaient de « s'aimer » l'un l'autre, ce qui ne voulait pas dire qu'ils tombaient dans les bras de l'autre et devenaient des amis affectueux. Plutôt, ils veillaient sur les intérêts de l'autre, se venaient en aide en période difficile, prenaient connaissance des besoins de cette personne même si cela allait en contradiction avec leurs intérêts à court terme, et lui accordaient un soutien financier et militaire. Voilà le genre « d'amour » que, si nous voulons un monde viable, nous devons donner à nos « ennemis » aujourd'hui.

Les sages qui ont formulé la Règle d'or ne vivaient pas dans des sociétés pacifiques et idylliques. Ils n'étaient pas non plus immobilisés dans la prière dans le désert ou sur le sommet d'une montagne isolée. Ils vivaient dans des sociétés comme les nôtres, où la violence avait atteint un crescendo sans précédent. En Chine, par exemple, à l'époque de Confucius, les Chinois entraient dans la terrible période dite des « Royaumes combattants » durant laquelle, pendant des siècles, les États de la grande plaine de Chine se sont combattus dans de terribles guerres jusqu'à ce qu'un seul d'entre eux survive et devienne l'Empire chinois.

Aujourd'hui, nous vivons également dans un monde de haine, de méfiance et de violence croissante et, à moins que nous apprenions à traiter nos ennemis comme nous aimerions nous-mêmes être traités, en mettant de côté nos propres intérêts à court terme, le monde ne sera tout simplement pas un endroit viable. Un sage chinois a souligné que nous devons cultiver *jian ai* (« promouvoir l'intérêt général »). Il s'appelait Mozi et *jian ai* est souvent traduit par « amour universel ». Mais cela est trop romantique pour Mozi, qui était une personne extrêmement pragmatique. Il insistait pour dire que nous devrions considérer l'État d'autrui comme s'il s'agissait du nôtre. En faisant cela, nous ne les envahirions pas et ne les combattrions pas. Nous devons également nous rapprocher de nos ennemis et voir les choses de leur point de vue – et cela comprend leur religion.



Toutes les Écritures soulignent l'absolue sacralité de chacun des êtres humains et perçoivent chaque personne comme étant spéciale et unique. Ibn Arabi (1165-1240), le grand mystique et philosophe musulman, a dit que chacun des humains était une incarnation d'un des noms secrets de Dieu. Que chaque personne était une révélation unique et exceptionnelle de Dieu au monde. Nous pouvons dégrader cette divinité à l'intérieur de nous, mais si nous le faisons, nous priverons le monde d'une révélation unique de Dieu. Et, évidemment, Ibn Arabi souligne que le Nom divin inscrit en chacun de nous reflètera la tradition religieuse au sein de laquelle nous sommes nés. Les juifs révéleront leur Dieu d'une certaine manière; les chrétiens d'une autre et les musulmans, d'une autre façon également. Mais chacune d'entre elles est importante, cruciale et essentielle. Ibn Arabi revenait au pluralisme du Coran, qui reconnaît la sainteté et la légitimité de toutes les autres religions, ne les percevant pas comme étant de deuxième rang, mais comme des partenaires, car elles reflètent un aspect de l'inimitable et, ultimement, de l'inconnaissable Dieu.

Dans les Upanishads, textes sacrés de l'hindouisme, chaque être – et pas seulement chaque être *humain* – a en son centre, un *atman*, qui est le soi le plus profond et intime. Cet *atman* est identique au *Brahman*, l'Ultime, le Tout. Un arbre, un insecte ou une personne humaine possède cet *atman* et puisqu'il est si fondamental, il est difficile d'y accéder par des processus de pensée normaux. Mais nous devons être conscients de sa présence, pas seulement à l'intérieur de nous, mais dans chaque personne, animal ou objet. Chacun de nous se pense spécial et intéressant, a dit un des sages, mais nous avons tous le même centre sacré. Nous sommes comme des fleuves qui se déversent tous dans l'océan. Une fois arrivés dans l'océan, ils ne se promènent pas en disant : « Je suis ce fleuve-ci ou ce fleuve-là. » Non. Ils sont simplement l'océan ou, en d'autres termes, simplement le divin.

Toutefois, nous perdons ce sens de la sacralité; nous ne réussissons pas à le cultiver. À Londres l'an dernier, soixante-douze personnes ont péri dans les flammes dans la tour Grenfell, un immeuble de logements sociaux dans le quartier le plus riche de Londres, qui avait un revêtement de piètre qualité, inadéquat et très inflammable. Dans nos écoles, ici à Londres, une des villes les plus riches au monde, un nombre alarmant d'enfants souffrent de faim et de malnutrition. Cela est une honte et devrait nous mettre mal à l'aise. On dit que 25 pour cent de la population britannique vit dans la pauvreté. Toutefois, nous n'en entendons pas beaucoup parler.

Le Bouddha a dit que l'illumination était possible pour chaque être sensible. Lui-même a atteint le nirvana en élaborant une forme particulière de yoga. Il avait essayé les disciplines yogiques habituelles, mais n'était pas impressionné par elles, car même s'il avait atteint certains états yogiques extatiques, il était toujours la même personne indisciplinée et égotiste. Il a atteint l'illumination en pratiquant une forme de yoga empreinte de compassion dans laquelle il émettait des pensées de bonne volonté vers tous les coins du monde – ce qui n'est pas si différent des cercles concentriques chinois. Le processus n'était pas complet tant que vous n'envoyiez pas des sentiments d'affection et de préoccupation pour tous, sans omettre une seule créature de ce rayon de sentiments bienveillants. Cela nécessitait également une perte de l'ego. Vous n'aimez pas les gens parce qu'ils font quelque chose pour vous ou qu'ils vous flattent, ni parce qu'ils sont riches en gaz naturels ou en pétrole. Plutôt, vous reconnaissez qu'ils sont sacrés et dignes d'un respect absolu. Cette équanimité est ce qui a conduit le Bouddha à l'illumination, mais il soulignait que cela devait se traduire en action concrète et réelle dans le monde.

La laïcité pourrait être bonne pour la religion; elle devrait libérer la religion de l'injustice qui caractérise tous les États, puisqu'aucun État n'a jamais réalisé l'équité totale. Il y a toujours eu un degré d'oppression et de cupidité, et cela devrait nous rendre mal à l'aise. Mais le problème avec la laïcité est qu'elle a fait en sorte que plusieurs personnes sont réticentes à agir politiquement de quelque façon que ce soit. Locke a dit que la religion était une « quête privée » et qu'elle devait par conséquent être écartée de la politique. La conséquence est que la religion est trop souvent utilisée de manière à satisfaire l'ego – il s'agit de *ma* relation personnelle avec Dieu. Mais les Écritures de toutes les traditions insistent sur le fait que vous devez travailler avec créativité pour le bien des autres et non seulement de ceux que vous trouvez sympathiques. L'action concrète est essentielle à l'illumination.

Après que le Bouddha a atteint le nirvana, l'idée inconmode lui est venue à l'esprit qu'il doit peut-être partager ses découvertes et montrer à d'autres comment ils pouvaient atteindre ce magnifique refuge de paix intérieure. Mais non, a-t-il décidé, je n'ai pas envie de le faire. Les gens ne veulent pas perdre leur ego. Ils ne veulent pas se mettre de côté. Prêcher, le Bouddha a-t-il décidé, serait trop déprimant. Lorsqu'il a entendu ceci, le dieu Brahma, du plus haut des cieux, a émis un terrible cri : « Alors, le monde sera totalement perdu! » Il est ensuite descendu du ciel et s'est agenouillé devant le Bouddha – dans la religion indienne, les dieux sont inférieurs aux

êtres humains illuminés. « Seigneur, a-t-il dit, je vous prie de prêcher votre *dharma*, votre enseignement et votre mode de vie, car les gens sont perdus et en difficulté. » Le Bouddha, raconte le canon pali, a alors regardé le monde avec compassion, a vu la souffrance omniprésente et a passé les quarante prochaines années de sa vie à parcourir les villes et les villages de l'Inde pour aider les gens à atteindre la même libération que lui.

Le Bouddha était complètement indifférent aux idées ou croyances religieuses d'autrui. L'important était de pratiquer la compassion et la kénose, mettant systématiquement son ego de côté. Il adaptait toujours ses enseignements aux personnes à qui il s'adressait. Il n'adhérait pas au concept hindou de l'*atman*, par exemple, mais lorsqu'il parlait aux brahmanes hindous, il se servait de ce concept pour leur permettre de tracer leur propre voie vers l'illumination. Par exemple, un jour, il a croisé une foule de brahmanes qui tentaient d'avoir une vision de *Brahma*. Le Bouddha ne s'intéressait aucunement aux *devas*, les dieux de l'Inde, mais il a dit aux brahmanes : « Pourquoi n'essayez-vous pas de devenir Brahma, un être illuminé et amélioré? », puis il leur a expliqué l'importance de la compassion et de la kénose. Plus tard, les bouddhistes ont adopté cette politique lorsqu'ils enseignaient à autrui. Il s'agit de l'*upaya*, qui exige que vous empruntiez avec bienveillance les croyances et pratiques particulières des autres au lieu de les rendre mal à l'aise à l'égard de leur religion ou insatisfaits de celle-ci. La théologie, soulignait le Bouddha, était sans importance lorsque vous parliez de l'ineffable réalité ultime.

La religion, par conséquent, n'est pas une question de croyance. À l'origine, la religion était quelque chose que vous faisiez plutôt que quelque chose que vous pensiez ou croyiez. En fait, le terme anglais « belief » [croyance] a changé de signification pendant la période moderne. De nos jours, les personnes religieuses demandent toujours : « Êtes-vous croyant ou croyante? » comme si accepter certaines propositions théologiques était l'essence de la vie spirituelle. Le mot « belief » provient du moyen anglais *beleven*, qui signifiait « engagement » ou « loyauté ». Au cours du 18<sup>e</sup> siècle, le mot « belief » s'est transformé en consentement intellectuel à propos d'une idée plutôt discutable. Une des premières personnes à l'utiliser dans ce sens est Newton, qui a écrit à un ami, lui expliquant que lorsqu'il a commencé à explorer le cosmos, c'était dans l'espoir que « cela ferait en sorte que les gens considéreraient la croyance envers un dieu ». Ses idées scientifiques les convainquaient de l'existence de Dieu.

Enfant, j'étais misérable, car je n'étais pas convaincue de la vérité des « croyances » que je devais adopter. Plusieurs d'entre elles semblaient étranges ou incroyables. Mais le manque de foi, me disait-on, signifiait les feux de l'Enfer pour l'éternité. J'ai découvert que d'autres personnes avaient des croyances différentes. Les juifs comme les musulmans ne croyaient pas en Jésus même s'ils affirmaient croire en Dieu. Étaient-ils tous destinés à l'Enfer? Comment un Dieu aimant et miséricordieux pouvait-il agir ainsi? Je ne savais pas que cette notion de « foi » était un concept moderne. Lorsque le poète médiéval Chaucer a décrit un chevalier disant à sa dame [en anglais]: « *Accept my bileve* », celui-ci disait « Accepte mon engagement, ma loyauté ». Le théologien du onzième siècle Saint Anselme a dit : *Credo ut intelligam*, « Je crois afin de comprendre ». J'ai déjà pensé que cela voulait dire que je devais forcer mon esprit à accepter toutes les croyances de ma tradition et qu'ensuite, en guise de récompense, je les comprendrais et qu'elles auraient enfin un sens. Mais le latin *credo* (« je crois ») vient de la locution latine *cor dare*, « donner son cœur ». Votre foi aura un sens pour vous lorsque vous vous y engagerez, en l'exprimant dans votre quotidien.

Ainsi, tous les problèmes qui découlent de la contradiction des différentes « croyances » sont sans importance. Je terminerai par une citation d'Ibn Arabi. Je l'ai découverte à une période où j'étais encore hostile à la religion et où je ne croyais en rien. Mais cette citation coïncidait avec ce que j'avais trouvé dans le Coran et ce que j'apprenais sur toutes les grandes religions du monde, découvrant leur unanimité profonde malgré leurs différences intéressantes et importantes. J'espère que cette citation vous sera utile également :

Prends garde à ne pas te lier à un credo en particulier en reniant tout le reste, car tu y perdrais un bien immense. Pire encore, tu y perdrais la science de la Vérité en tant que telle. Allah est trop vaste et trop immense pour être enfermé dans un credo à l'exclusion des autres. Il a dit en effet [dans le Coran] : « Où que vous vous tourniez, là est la Face d'Allah. » Tout le monde louange ce qu'il connaît. Son Dieu est son semblable et en le louangeant, il se louange lui-même. Par conséquent, il reproche les croyances d'autrui, ce qu'il ne ferait pas s'il était juste, mais son mépris est fondé sur l'ignorance.